

PROPA



GANDE

“  
**NOUS NE PARLIONS  
PAS DAVANTAGE  
DU GOÛT QUE  
NOUS AVIONS L'UN  
POUR L'AUTRE.**

”

GEORGES BATAILLE  
HISTOIRE DE L'ŒIL

éditions  
verticales

33 rue saint-andré-des-arts  
75006 paris  
tél. 01 49 54 16 55  
contact-verticales@gallimard.fr  
www.editions-verticales.com  
diffusion gallimard / distribution sodis

 A81 035-2

  
3 260050 859882



François Bégaudeau

# VERS LA DOUCEUR



**EN LIBRAIRIE  
LE 5 MARS 2009**

ISBN 978.2.07.012301.8  
208 pages

François Bégaudeau est né en 1971 à Luçon. Il est l'auteur aux Éditions Verticales de quatre romans, *Jouer juste* (2003 ; Folio 2008), *Dans la diagonale* (2005), *Entre les murs* (Prix France Culture-Télérama 2006 ; Folio 2007 ; adapté au cinéma par Laurent Cantet, Palme d'or, 2008), *Fin de l'histoire* (2007).

Il est également l'auteur d'une fiction biographique, *Un démocrate, Mick Jagger 1960-1969* (Naïve, 2005), d'un essai collectif avec Arno Bertina et Oliver Rohe, *Une année en France* (Gallimard, 2007) et de *L'Antimanuel de littérature* (Bréal, 2008). Il a co-dirigé les livres collectifs *Le sport par les gestes* (Calmann-Lévy, 2007) et *La politique par le sport* (Denoël, 2009).

Collaborateur de diverses revues : *Inculte*, *Transfuge*, *Playboy*, *Muze*, *Le monde de l'éducation*, il intervient également comme critique dans plusieurs émissions de télévision.



“  
Était-ce cela qu'on appelle  
quadrature du cercle ?  
”

Cinquième livre de François Bégaudeau chez Verticales, *Vers la douceur* détourne la structure sérielle du « sitcom ». En trente épisodes, dans le Paris des années 2000, il propose un portrait générationnel autour de Jules, narrateur ou plutôt point de fuite d'une bande de potes à géométrie variable. Chaque chapitre permet de découvrir un élément du tissu relationnel complexe de ce célibataire intermittent, amateur de joutes verbales et chroniqueur sportif. Jouant sur le recul d'un regard comportementaliste, l'auteur plonge dans le plaisir de micro-fictions qui font naître une nébuleuse de personnages captés dans leur oralité au sein de séquences loufoques et grinçantes. L'ensemble ne ménage ni les rebondissements ni les quiproquos ironiques, et le subtil désordre chronologique de la narration s'amuse à nous désorienter, laissant comme seuls repères certains événements d'actualité en toile de fond. De cet écheveau de dates et d'histoires, un sujet collectif émerge. La dizaine de trentenaires se cherche, s'égare :

comment saisir l'amitié au-delà de l'énergie de groupe qu'elle crée ? Comment inventer une relation entre les deux sexes qui esquive le péril normalisateur du couple ? Jules se retrouve au carrefour d'aventures sentimentales qui le débordent, au risque de faire passer la sienne au second plan. Excepté les deux lettres de rupture qui encadrent le roman et disent la dureté des rapports amoureux, du malentendu au fiasco en passant par d'autres fins de non-recevoir. Dans *Vers la douceur*, il y a aussi une lente contamination du point de vue masculin par des contrepoints féminins. De vingt à soixante ans, amies-amies, amies-amantes, partenaires d'un soir ou simples inconnues, les femmes occupent peu à peu l'espace romanesque et déstabilisent l'ordre des mâles. Car comme souvent chez Bégaudeau, le narrateur porte un regard ambivalent sur celles qu'il désire, entre insouciance et intranquillité, déboussolé par ses propres pulsions et rétif à tout attachement définitif.

Le défi de ce roman est de réinventer un marivaudage sans psychologisme ni surplomb moral. Ça drague à tort et à travers, ça frise le ridicule, ça pousse loin la provocation, ça digère en douce son désespoir... et les heurts et bonheurs de chacun produisent des gags à répétition, des malentendus jouissifs, des contradictions fécondes qui font chambre d'échos de notre époque. Quelques scènes, quasi muettes, échappent cependant à ce tableau archi-contemporain. Celles des errances désarmantes de naïveté de Flup, le benjamin de la bande, qui impose sa résistance passive aux normes du réel. Il finira par faire tache dans la fiction, comète mal identifiée, trop romantique en Amour pour être tout à fait crédible. Pourtant, l'air de rien, c'est lui qui va s'immiscer dans les espérances de Jules et réaliser son rêve, à sa place. Et ce n'est pas la moindre surprise de ce livre que d'assister à un happy-end assumé justement dans toute sa douceur.



Anne Luthaud

# COMME UN MENSONGE



**EN LIBRAIRIE  
LE 5 MARS 2009**

ISBN 978.2.07.012460.2  
136 pages

Anne Luthaud, née en 1962, a été responsable d'études à la Fémis et a dirigé la revue *Cinéma croisés*. Aujourd'hui, elle mène des ateliers d'écriture au cours desquels elle travaille sur le rapport texte / image, et intervient aussi dans l'espace urbain (Bordeaux) et les musées (Bayonne).

Anne Luthaud est l'auteur de deux romans, *Garder* (Verticales, 2002; Prix de l'INFL; Prix de l'ENS Cachan) et *Blanc* (Verticales, 2006), ainsi que d'un court récit *Le jour, Marin, fait mal aux yeux* (Inventaire/Invention, 2007). Elle écrit aussi pour le théâtre, notamment *Le Bleu de Madeleine et les autres* (récit pour enfants, nominé aux Molières Jeune Public 2006; Gautier Langureau, 2007), *Les clés, la grand-mère et la haine*, et *Les feuilletons*, tous mis en scène par Anne-Marie Marques. Elle est également l'auteur de fictions pour France Culture.



“  
Je ne sais pas  
ce qu'elles sont devenues.”  
”

Dans ses deux livres précédents, *Garder* et *Blanc*, Anne Luthaud jouait sur les possibles d'une fiction arborescente. Avec *Comme un mensonge*, elle s'invente une nouvelle règle du jeu, en s'inspirant explicitement du conte de *Barbe-Bleue* pour faire résonner ses sortilèges dans le monde contemporain. Un homme d'âge mûr prénommé B., solitaire au passé incertain, se lance avec une minutie obsessionnelle dans la construction d'une maison. Son pavillon sur les bords de Loire tient autant du palais enchanteur que du bunker en rase campagne: sept chambres nuptiales (chacune dans une couleur dominante) le long d'un couloir en angles droits tournant autour d'une pièce centrale aveugle. Derrière ces préparatifs immobiliers et leur folie des grandeurs, on présente une stratégie de séduction implacable. Les sept conquêtes successives qui vont habiter la maison, et auxquelles B. offre une chambre d'élection, prennent la parole à tour de rôle. Tout à la fois recluses et choyées, elles témoignent de leur étrange relation avec ce Don Juan énigmatique qui a d'ailleurs choisi de les rebaptiser de

noms de couleur: «Bleue», «Violette», «Verte», etc. Au fil de ces récits, on découvre des portraits de femmes subtilement différenciés, mais surtout les diverses facettes du rapport amoureux: naïvetés touchantes, frustrations partielles, fatales lassitudes. On assiste aussi aux métamorphoses identitaires du barbu B., séducteur aux personnalités mouvantes qui met chacune de ses partenaires à l'épreuve d'une sorte de séquestration consentie. Si Anne Luthaud donne à voir le lent basculement de ces couples vers une issue tragique, elle a choisi de faire l'impasse sur l'horreur des crimes à répétition. Aucune fascination ici pour la violence de l'acte, mais une attention à la part de mystère, indicible qui habite ce serial killer piégé par sa dernière proie, «Jaune». Ainsi, entre les confessions écrites des victimes, de brefs extraits d'interrogatoire permettent de sonder la mémoire lacunaire de B., les mots épars d'une pulsion homicide qui se délitent autour d'un même trou noir, sans mobile. Reprenant finalement la parole, B. multipliera les propos contradictoires, semant le

doute sur le degré de réalité de cette machination sentimentale. On se demande alors si toutes les voix qui ont résonné à la lecture ne tiennent pas de la pure démente d'un psychopathe, ou si au contraire cet homme n'est pas issu des songes démultipliés de ses soi-disant captives. Car en filigrane se profile une déconstruction de l'idéalisme amoureux. Comme si l'envie de recomposer de toutes pièces l'être aimé à partir de sept femmes, forcément imparfaites, conduisait l'amant abusif à toutes les réduire en pièces, justement.

Cette troisième fiction d'Anne Luthaud, d'une écriture limpide et musicale, intrigue par son dispositif gigogne et séduit par la puissance de fantasme qu'elle dégage. Entre fascination et répulsion, *Comme un mensonge* renoue aussi avec le trouble de nos premières lectures et les frayeurs ancestrales qui hantent l'idée même de désir.



Jean Pierre Enjalbert  
**LES INDIGNITAIRES**



Jean Pierre Enjalbert est né en 1939. Il est l'auteur d'un premier roman, *Tableau vivant* (Verticales, 2001) qui a connu un beau succès d'estime à sa parution.

**EN LIBRAIRIE  
 LE 2 AVRIL 2009**

ISBN 978.2.07.012512.8  
 252 pages



“  
*Je dis non par plaisir.*  
 ”

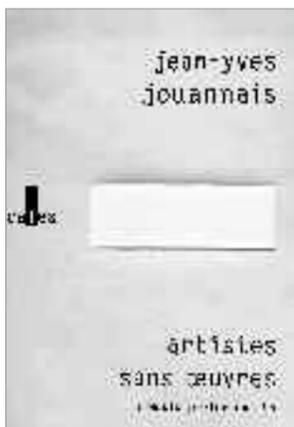
Dans *Tableau vivant*, Jean Pierre Enjalbert mettait en scène un homme qui retrouvait dans le modèle féminin d'un dessin d'Egon Schiele, le corps de Léo, la prostituée qui enchantait son adolescence. Avec *Les indignitaires*, on retrouve ce narrateur désœuvré sur une île espagnole, au fond d'un bar, la Fonda Plate. Il y consomme un cognac local, le Veterano, qui lui sert de patronyme. Au terme d'une ligne de vie brisée, il ne semble plus rien attendre. Et pourtant ce soir-là, un homme, Zoltan, va faire irruption et ouvrir la boîte de Pandore. Prétendu journaliste et cousin d'un certain Winter, il enquête sur L'Éclésiaste, un lieu de subversion du Paris des années 60. À l'époque, ils étaient quatre. Winter, grand seigneur libertin antifranquiste, éminence grise de L'Éclésiaste, un hôtel particulier hébergeant une officielle boîte de nuit et un officieux bordel philosophique. Cornélius, le majordome noir, ex-boxeur poids mi-lourd fouteur occasionnel des bourgeoises du 8<sup>e</sup>. Carla Marx, OS devenue égérie de la bande et strip-teaseuse blasphématoire. Paul Prince, enfin, ancien du petit séminaire, trublion irres-

ponsable et seul survivant des « indignitaires », qui n'est autre que Veterano. Contraint de revenir sur le quatuor, le narrateur ivre nie d'abord être l'excentrique Paul ; mais poussé par Zoltan, il se racontera, à la troisième personne, sous les traits de son double juvénile. Tout se cristallise le jeudi de l'Ascension 1968. Paul Prince découvre L'Éclésiaste et assiste à un effeuillage de Carla Marx dont il tombe amoureux fou. S'ensuit, quatre années durant, un commerce intellectuel et charnel ouvert à la fine fleur des oisifs du Paris interlope. D'autres flashback font entrevoir l'itinéraire de Prince, à contre-courant de la pensée dominante : sa passion pour une porteuse de valises qui ne l'empêche pas de moquer les travers autoritaires du FLN ; son voyage à Cuba qui s'achève dans les bras d'une beauté havanaise tout en vitupérant les ridicules d'une révolution trahie... Fort de ces désillusions politiques, on ne s'étonnera pas de le retrouver après mai 68 dans ce salon des orgies où, avec d'autres conjurés du néant, il « prêche » corps et âme contre son époque. Mais cet âge d'or

connaîtra son revers mélancolique, jusqu'à l'agonie des sexes, jusqu'au suicide de Winter, au meurtre de Cornélius et à la disparition de Carla Marx. Dans un mouvement qui doit autant aux flux de l'alcool qu'à la nostalgie de ces aventures fondatrices, se dessine une histoire parallèle des années 60 et 70. Mémoire d'une dépossession et réappropriation d'un passé flamboyant, *Les indignitaires* est surtout le roman du temps gratuit, de l'insolence aristocratique contre l'esprit de parti, réhabilitant les jouisseurs inconnus des livres d'Histoire qui déposèrent les armes une décennie plus tard. Détournant les slogans, dynamitant les -ismes par *cut-up* et collages, Jean Pierre Enjalbert rend hommage à ces fantômes autobiographiques à travers une utopie politique où l'on devine l'œil grand ouvert de celui qui a osé jouir sans entraves.



Jean-Yves Jouannais  
**ARTISTES SANS ŒUVRES**  
**I WOULD PREFER NOT TO**



EN LIBRAIRIE  
 LE 9 AVRIL 2009

ISBN 978.2.07.078536.0  
 212 pages

Jean-Yves Jouannais est né en 1964. Il a été rédacteur en chef de la revue *art press* pendant neuf ans et co-fondateur en 1995 de la *Revue Perpendiculaire*. Il est également critique d'art et commissaire d'expositions, notamment « Le Fou dédoublé. L'idiotie dans l'art du xx<sup>e</sup> siècle » (Moscou, 2000) et bientôt « La Force de l'art 02 » au Grand Palais (Paris, avril 2009). Il a, en outre, entamé un cycle de conférences intitulé « L'Encyclopédie des guerres » au Centre Pompidou, programmé pour les quatre prochaines années.

Il est l'auteur de plusieurs essais dont *Des nains, des jardins. Essai sur le kitsch pavillonnaire* (Hazan, 1993), le très remarqué *L'Idiotie* (Beaux-Arts Magazine livres, 2003) ainsi qu'un premier (et dernier) roman, *Jésus Hermès Congrès* (Verticales, 2001).

Cette réédition d'*Artistes sans œuvres* – paru chez Hazan en 1997 – est augmentée d'une préface d'Enrique Vila-Matas, fasciné lui aussi par le *Bartleby* de Melville à qui l'on doit la formule « *I would prefer not to* ». L'écrivain espagnol y célèbre l'essai de Jouannais en ces termes : « Il y a très peu de livres – peut-être seulement *Artistes sans œuvres* – dont je puisse dire ceci : il est certain que j'étais destiné à en faire l'heureuse rencontre, à le lire, à y puiser une inspiration décisive, et que cette influence ne devait pas durer le temps fugace d'une éclipse, mais toute ma vie. » La publication donnera lieu en juin 2009, à la Fondation Ricard de Paris, à une exposition collective d'hommages à Félicien Marbœuf (un des artistes cités dans l'ouvrage).



“  
 Le silence est un muscle.  
 ”

*Artistes sans œuvres. I would prefer not to* constitue le premier jalon d'un travail critique (ici focalisé sur la littérature) qui trouve son contrepoint du côté des arts plastiques avec le très documenté et ludique *L'Idiotie*. C'est un catalogue raisonné et déraisonnable des auteurs chez qui les œuvres sont « présentes partout, et visibles nulle part », une classification minutieuse, en huit chapitres, d'artistes qui n'ont officiellement rien produit et se sont contentés de créer pour eux-mêmes sans jamais s'asservir à une stratégie de reconnaissance, fut-elle posthume. Éloge a priori paradoxal que celui d'un art qui n'existe qu'en creux, d'artistes qui n'en sont qu'à peine. Voilà le fil rouge de cet inventaire annoté et commenté, du xix<sup>e</sup> siècle à nos jours. Tout ce qu'il y a d'« improductif » dans la pratique artistique *essaime* finalement, nourrissant d'autres créateurs alentours, de sa non-matière, de cet état d'esprit sans objet ni subjectivité. Principe commun à toute cette nébuleuse chroniquée sous la plume de Jean-Yves Jouannais, une façon alerte d'affirmer que la vie vaut pour l'œuvre, que l'artiste tient par son art du comportement. Une façon aussi de prendre l'histoire littéraire à rebours.

La liste des avatars de *Bartleby* est foisonnante. Certains sont familiers du panthéon artistique (Stendhal, Roland Barthes, Blaise Cendrars), la plupart inconnus ou obscurs (Jacques Vaché, Armand Robin, Collin-Thiébaud, Gilles Barbier ou Joseph Joubert), dandys dilettantes, ascètes olympiques, abstentionnistes de l'idiotie, cerveaux virtuels, grossistes en art, artistes de la reproduction marchande, génies de la panne, sans oublier les graphomanes velléitaires et tant d'autres littérateurs insolents et fous qu'Enrique Vila-Matas qualifie de *shandys* dans sa préface. Se détache de cet aréopage un certain Félicien Marbœuf, figure légendaire injustement méconnue : « le plus grand des écrivains n'ayant jamais écrit ». C'est pourtant lui qui sert de modèle au Frédéric Moreau de *L'Éducation sentimentale* et offrit à Proust « le brouillon génial » de *La Recherche*. Ou plutôt *aurait servi, aurait offert*, car en exhumant ce portrait fictif d'un inspirateur de l'ombre, Jean-Yves Jouannais bascule à son tour dans l'affabulation, ajoutant un peu au trouble de cette anthologie qui mêle critique esthétique et littéraire, biographies et parties romancées.

De cet oxymore fécond né de l'aventure éphémère du dadaïsme, Jean-Yves Jouannais a su tirer parti, en fines nuances et variations. L'essai se veut élégant et digressif, à la manière de ces grands absents dont il nous relate les vies inimitables. Sans vouloir tout démontrer ni céder à l'esprit de système, l'auteur y dévoile des trajectoires individuelles et leurs ombres portées dans les marges de la littérature. Tant et si bien que cet assemblage de non-œuvres finit par dessiner un panorama érudit et désinvolte qui remet insidieusement en cause toutes nos certitudes esthétiques.



Gabrielle Wittkop

# LES RAJAHS BLANCS



EN LIBRAIRIE  
LE 7 MAI 2009

ISBN 978.2.07.012578.4  
312 pages

Née en 1920 à Nantes, Gabrielle Wittkop s'est établie à Francfort en 1945 avec l'essayiste allemand Justus Franz Wittkop. Journaliste pour le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, voyageuse au long cours aux confins de l'Asie, elle s'est donnée la mort comme elle a vécu, « en homme libre », le 22 décembre 2002.

Depuis la parution du mémorable *Nécrophile* en 1972 chez Régine Deforges, Gabrielle Wittkop est l'auteur d'une dizaine de livres « tournés vers la volupté et la mort ».

En 2001, les Éditions Verticales ont réédité deux de ses chefs-d'œuvre : *La Mort de C.* et *Le Nécrophile*, et publié un roman inédit, *Sérénissime assassinat*, tous trois fort remarquables par la critique, les libraires et les éditeurs étrangers (son œuvre est traduite dans une dizaine de langues). Ont paru de façon posthume, *Le sommeil de la raison* (2003) et deux romans inédits : *La Marchande d'enfants* (2003) et *Chaque jour est un arbre qui tombe* (2006; Folio 2007).

*Les rajahs blancs* a fait l'objet d'une première publication en 1986 aux Presses de la Renaissance.



“  
Une chasse à la Chimère.  
”

Entre Éros et Thanatos, Gabrielle Wittkop n'a cessé d'arpenter toutes les nuances du tourment, de conter les raffinements de la noirceur. Avec *Les rajahs blancs*, elle s'est écartée provisoirement de la veine sadienne pour le genre plus classique du roman historique, offrant une épopée digne du Kipling de notre enfance et du Conrad d'*Au cœur des ténèbres*.

*Les rajahs blancs* évoque un épisode méconnu de la colonisation britannique en Asie du Sud-Est, à travers les destins extraordinaires des Brooke qui régnèrent pendant une décennie (1841-1946) sur le nord de l'île de Bornéo. La saga de cette dynastie de « seigneurs » a pour héros un ancien de l'*East India Company*, sir James Brooke. Mercenaire du sultan de Brunei en 1839, il se fit offrir en contrepartie l'État limitrophe du Sarawak. C'est dans cette région sauvage qu'il fonde le « raj » (comptoir colonial) et la lignée des rajahs blancs. Il y érige un nouveau monde au devenir incertain, menacé par les pirates malais, les aventuriers de tous bords cherchant fortune, et les enjeux contraires de la Couronne.

En 1868 lui succède Charles, neveu singulier, dévoué bâtisseur qui établit l'empire à force de principes humanistes mais de moyens douteux ; puis Vyner, bellâtre irresponsable qui abandonne le rêve de son oncle pour de plus sensuelles conquêtes. À leurs côtés une galerie de femmes entraînées malgré elles : Beryl la sage aux yeux de lierre, fiancée éconduite ; Margaret la femme compréhensive et Mawar l'indigène, candide amante du *rajah* ; Sylvia la solitaire, épouse malheureuse fascinée par les falbalas du pouvoir.

*Les rajahs blancs* retrace l'histoire tumultueuse d'une ascension puis d'une chute, jusqu'à l'annexion du Sarawak par le gouvernement britannique. On y retrouve les motifs chers à Gabrielle Wittkop : contrées de l'Indonésie, dégradation et finitude du corps, ici corps géographique et communautaire. En fine analyste de la machinerie sociale, elle étudie les tentations occidentales et les mentalités autochtones et pénètre ainsi les arcanes de l'utopie colonialiste bousculée par le cœur des hommes. Confrontant l'aristocratie anglaise et le régime malais, l'auteur déploie aussi ses

talents de conteuse dans une visite captivante dont le réalisme minutieux égale ce presque récit de voyage : dignitaires enturbannés et science des poisons ; immigration chinoise à Bornéo et insurrections des guerriers dayaks ; forêts immémoriales le long de dangereux fleuves ocres...

Dans ce décor exotique d'une époque révolue, la romancière recrée un théâtre de l'humanité où se mêle désir d'ailleurs et volonté de puissance, où l'Histoire tient soudain ensemble une nation, un continent et une famille. L'auteur du *Nécrophile* y aiguise, par une écriture délicate et incisive, son goût des fresques chaotiques. Pourtant, fiction décalée, *Les rajahs blancs* est un ouvrage inattendu qui nous fait découvrir une autre Gabrielle Wittkop : en apparence moins dérangeante mais d'une cruelle lucidité.

# SALON DU LIVRE 2009 PORTE DE VERSAILLES

Samedi 14 mars

14H30-16H00

François Bégaudeau

Maylis de Kerangal

16H30-18H00

Sylvie Gracia

Jane Sautière

Dimanche 15 mars

14H00-15H30

Arnaud Cathrine

Florent Marchet

16H00-17H30

Anne Luthaud

Isabelle Zribi

Lundi 16 mars

10H00

François Bégaudeau

Mardi 17 mars (nocturne)

18H30-20H00

Frédéric Ciriez

Maylis de Kerangal

20H00-21H30

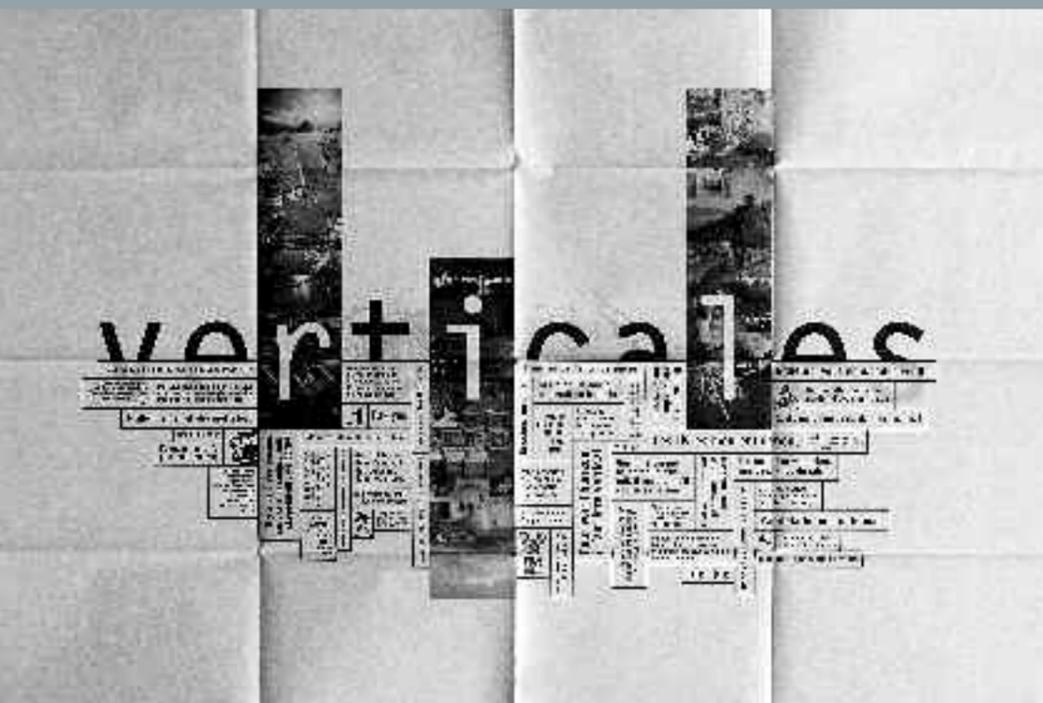
Arno Bertina

Alban Lefranc

P68

NOUS SOMMES ICI

ET AUSSI VIN À VOLONTÉ,  
FRAISES TAGADA,  
CARTES POSTALES DERNIER CRI  
& TEE-SHIRTS COLLECTOR



Poster extra small [non détachable]

**Dernière minute :** Le 9 mars 2009, la sépulture de *Grisélidis Réal*, décédée le 31 mai 2005 à l'âge de 76 ans, sera transférée au cimetière des Rois de Genève, ainsi qu'en a décidé le Conseil municipal de la ville. L'entrée fracassante de cette « catin révolutionnaire » et écrivain hors norme au sein du Panthéon suisse provoque ici et là sarcasmes ou indignations. Pathétique tollé dont elle a déjà subi l'avant-goût de son vivant. Sous divers prétextes moraux, on s'insurge à l'idée que désormais la péripatéticienne repose non loin du théologien protestant Calvin, de l'esthète Denis de Rougemont, de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, du pionnier de la psychologue Jean Piaget, du père de la bande dessinée Rodolphe Töpffer et de quatre centaines d'autres notabilités locales. Ironie du sort posthume, ultime passe imaginaire.

**Verticaux & Co**  
Philippe Bretelle  
Philippe Brulin  
Hélène Frédérick  
Hélène Gaudy  
Jeanne Guyon  
Élise Lacharme  
Joëlle Losfeld  
Christelle Mata  
Alexandre Mouawad  
Yves Pagès  
Caroline Ripoll  
Bernard Wallet  
Etainn Zwer

**Design graphique**  
Philippe Bretelle  
**Photographies**  
© Philippe Bretelle  
© DR (Photographies  
Gabrielle Wittkop)

**Impression**  
Stipa, Montreuil-sous-Bois  
Dépôt légal : février 2009

Diffusion Gallimard  
Distribution SODIS

verticales